



HAL
open science

Identité, catégorisation socio-spatiale et mobilité : être urbain et se penser rural ?

Julien Aldhuy

► To cite this version:

Julien Aldhuy. Identité, catégorisation socio-spatiale et mobilité : être urbain et se penser rural ?. Travaux de l'Institut de Géographie de Reims, 2004, 29 (115-118), pp.45-58. <10.3406/tigr.2003.1462>. <halshs-00375083>

HAL Id: halshs-00375083

<https://shs.hal.science/halshs-00375083v1>

Submitted on 31 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Identité, catégorisation socio-spatiale et mobilité : Être urbain et se penser rural

Julien Aldhuy

UMR CNRS 5603 Société, Environnement, Territoire

Université de Pau et des Pays de l'Adour

En tant que tension entre l'être-là et l'être au monde, l'habiter est au cœur de la réflexion philosophique sur la condition humaine (Heidegger, 1969). Eric Dardel (1990) — dès les années cinquante —, plus récemment Augustin Berque (1996 et 2000) et André-Frédéric Hoyaux (2000) transfèrent ce questionnement dans le champ disciplinaire de la géographie en proposant une analyse phénoménologique de l'expérience primordiale de l'homme et la terre. Ces lectures géographiques de la pensée heideggérienne confirment la profonde différence entre le simple fait de se loger et l'habiter en tant qu'intentionnalité du sujet de comprendre le sens de son inscription dans le monde, avec pour horizon la compréhension de son être-chez-soi (Roux, 2002). Si l'on doit admettre qu'une telle approche renouvelle l'analyse géographique, il faut toutefois se rappeler que « *rien dans l'espace et la spatialité n'échappe à la société et à l'historicité* » (Lévy et Lussault, 2003, p. 441). Aussi, notre projet est-il d'inscrire la réflexion sur l'habiter dans le champ relationnel propre à toute collectivité spatialement médiatisée. L'habiter peut être considéré comme l'ensemble des pratiques des lieux et des sens qui leur sont associés à l'échelle des individus et des groupes (Stock, 2001). Plus précisément, nous considérons l'habiter comme l'ensemble des pratiques réelles, potentielles et imaginées permettant, consciemment ou inconsciemment, à l'individu en groupe de se mettre en scène de façon plus ou moins déformée en exprimant et en cherchant à satisfaire un projet plus ou moins explicité. Ainsi défini, l'habiter correspond à l'ensemble des aptitudes qu'un individu en groupe se donne pour se construire une identité par la pratique des lieux. Si chaque lieu est individualisé dans sa singularité, il reste cependant subordonné à un des processus les plus fondamentaux de la vie collective : la catégorisation (Tajfel, 1981 ; Debarbieux, 2004). Dans ce cadre, nous interrogeons l'expérience de chaque individu face aux catégories socio-spatiales qui traversent la société en lui servant à la fois d'éléments structurants et d'horizon de sens

couramment partagés tant dans la connaissance commune que scientifique. Ainsi, pourrions-nous comprendre comment des individus en groupe utilisent des catégories pour donner un sens à leurs inscriptions spatiales. Dans l'exemple qui va suivre, notre objectif est de proposer un cadre d'analyse permettant d'identifier et d'interpréter le processus de construction identitaire en œuvre chez des populations nouvellement implantées dans un espace rural (la Haute Lande en Aquitaine) et inscrites dans des mobilités pendulaires lointaines vers les espaces urbanisés qu'elles viennent de quitter (l'agglomération bordelaise). Notre réflexion portera sur le rôle de la distance, de la mobilité et des catégories spatiales en présence — l'urbain, le rural — dans la construction de l'identité rurale plus fantasmée que réelle dont se prévaut la population étudiée.

1. L'urbain et le rural : de la dichotomie au continuum, vers le sens commun

L'axiome de l'opposition entre le rural et l'urbain a longtemps commandé le questionnement des géographes (Kayser, 1990). Il faut attendre le modèle d'analyse de l'urbanisation des campagnes pour qu'apparaisse une approche fondée sur un continuum (Mathieu, 1985). Dès lors, et suite à l'hypothèse de l'urbanisation complète de la société (Lefebvre, 1970), émerge un modèle d'analyse qui privilégie l'assimilation du rural par l'urbain grâce à la diffusion de la culture, des produits et des pratiques urbaines : la campagne devient une manifestation de l'urbanité (Lévy, 1999). Reposant traditionnellement sur l'expression sociale de la production et de la mise en valeur des espaces agricoles, les espaces ruraux perdent peu à peu leurs spécificités face à la multiplication des populations et des fonctions non agricoles. Aujourd'hui, la recherche de modèles efficaces d'interprétation de la métropolisation oriente les spécialistes de l'étude du fait urbain vers la remise en cause durable de la dualité de ces catégories spatiales (Rémy, 1993 ; Jean, 2000). Avec le temps, cette dualité est d'ailleurs devenue une triadité avec l'émergence et la difficile identification d'une nouvelle catégorie : le périurbain (Langumier, 1982 ; Jean et Calenge, 1997). Remplaçant ou complétant l'ancienne dichotomie ville – campagne, ces catégories ont été définies dans le cadre juridico-administratif des politiques d'aménagement du

territoire. C'est ainsi que Maryvonne Bodiguel a montré que l'autonomisation de la catégorie rurale était due à la volonté des spécialistes de l'aménagement de délimiter et de codifier de manière opérationnelle l'espace résiduel découlant de la définition de l'urbain (Bodiguel, 1986). En réaction à cette logique, certains auteurs critiquent « *la forme de pensée actuelle qui met la dimension urbaine au centre des perceptions du monde* » (Genestier, 1998, p. 289). Cette volonté de relativiser des catégories spatiales trop artificielles est bien connue des chercheurs.

Pourtant, face à un savoir scientifique critique, réflexif et objectif, ces deux catégories irriguent toujours le savoir commun des populations (Dupuy, 1992). Ce sont à elles que les individus se réfèrent dans la vie quotidienne pour dire qui ils sont, ce qu'ils veulent et pour contextualiser leurs aspirations. Dans le cas de sociétés enracinées (Frémont et al., 1984), où les espaces de vie, sociaux et vécus sont relativement concordants et stables, l'identification peut rester assez aisée. L'horizon de l'individu peut se limiter à une seule catégorie spatiale et le processus de construction identitaire, bien que déjà compliqué, reste plus facilement compréhensible¹. Bien sûr, ces situations de stabilité ne sont plus d'actualité dans les sociétés occidentales contemporaines où la mobilité, phénomène essentiel de la métropolisation (Ferrier, 2000), induit une gestion complexe et souvent implicite des catégories en inscrivant les individus dans des lieux multiples (Lévy, 1998).

2. Identité, catégorisation et mobilité : vers une problématisation

2.1. Identité et catégorisation : une médiation de l'individu au groupe

L'identité renvoie à une multitude de référents et d'approches disciplinaires partielles de la subjectivité humaine (Mucchielli, 1999). Elle se construit grâce à une représentation de soi dans son rapport à l'autre et à la société. Nous retiendrons ici que le concept d'identité s'offre dans le paradoxe d'être ce qui rend à la fois semblable et différent (Lipiansky, 1992). Il est important que ce paradoxe ne soit pas résolu car c'est dans la tension entre ces deux polarités que ce concept prend tout

¹ Toutes choses égales par ailleurs, ce qui est impossible tant l'activité humaine s'inscrit dans une multitude de catégories.

son intérêt. D'après Guy Di Méo, et bien qu'elle ne l'épuise pas, l'identité est une médiation essentielle du rapport espace – société (Di Méo, 2002). Il remarque également une parenté conceptuelle entre l'identité et la territorialité qui forme sa dimension spatiale dans la mesure où les objets géographiques contribuent à sa constitution. L'habiter correspond à l'aptitude des individus à être en prise avec ces objets avec pour conséquence la construction d'une identité.

Le processus de catégorisation correspond au besoin de diviser et de classer pour réduire la complexité de la réalité. Louis Quéré avance « *que nous ne pouvons pas appréhender la réalité dans sa richesse infinie, dans son individualité foncière, dans son caractère vivant et concret, et que pour la penser, et pour y agir, nous devons limiter sa multiplicité et réduire sa complexité en l'organisant dans des catégories* » (Quéré, 1994, p. 11). Grâce à cet outil cognitif, nous découpons, classifions et ordonnons notre environnement physique et social en portant « *des jugements sur l'appartenance d'un objet à l'extension d'une catégorie donnée* » (Margolis cité dans Quéré, 1994, p. 12). Mais la catégorisation ne sert pas seulement à organiser, simplifier ou structurer les relations entre individus, groupes, objets ou lieux, elle crée et définit également la place particulière d'un individu dans la société. Ainsi pourrait-on s'interroger sur les conséquences qu'implique pour un individu son association à la catégorie rurale. Mais nous nous intéresserons plutôt aux processus qui mènent un individu à utiliser ou à ne pas utiliser une catégorie, voire à la transformer. Rappelons que notre objectif n'est pas de donner un contenu ou une définition à ces catégories. Si nous les considérons comme « *éléments de la mise en ordre du monde* » (Debarbieux, 2004, p. 20), ce qui nous intéresse est le sens que des individus donnent à leur vie par rapport aux catégories (sociales et/ou socio-spatiales) auxquelles ils pensent appartenir. En termes d'expérience de l'individu en groupe, quelle est la signification de l'utilisation et de la transformation d'un système de catégorisation socio-spatial ? Comment ces catégories sont-elles utilisées dans l'habiter des individus et, plus trivialement, comment ces mêmes individus habitent-ils ces catégories ?

L'enjeu n'est pas mince, car en tant que « *principe collectif de construction de la réalité collective* » (Bourdieu, 1993, p. 33) les catégories « *contribuent à faire la*

réalité qu'elles évoquent » (Bourdieu, 1993, p. 34). En ce sens, trois arguments peuvent être avancés². Premièrement, le langage ayant un caractère performatif, la catégorie rurale ou urbaine devient un concept classificatoire. Pour Pierre Bourdieu, la catégorie n'a plus seulement un caractère descriptif et prend une valeur prescriptive pour tous ceux auxquels elle a été inculquée lors de leur socialisation. Deuxièmement, les catégories ont « *cette capacité d'informer la construction de la réalité sociale* » (Quéré, 1994, p. 31). Comme structures mentales, elles induisent les représentations, les actions, les dispositions et les attitudes qui, toujours selon Quéré, contribuent à les réaliser comme entités du monde objectif. Troisième argument, nos catégories – l'urbain, le rural – sont à la fois subjectives et objectives. Elles sont subjectives car « *immanentes aux individus* » (Bourdieu, 1993, p. 34), c'est-à-dire investies de sens par l'expérience individuelle. Mais nous évitons tout subjectivisme, car ces mêmes catégories s'inscrivent également dans l'« *objectivité des structures sociales* » (Bourdieu, 1993, p. 34).

2.2. Distance et mobilité : vers un brouillage des catégories ?

Si l'on prend une définition très générale, la mobilité est « *une forme de mouvement qui s'exprime par le changement de position (géographique ou sociale)* » (Brunet, Ferras, Théry, 1993, p. 333). C'est un phénomène extrêmement diversifié (Joye, Bassand et Schuler, 1988) dont la dimension cumulative des formes et des modalités (Lussault et Stock, 2003) inscrit les individus dans des systèmes de mobilité de plus en plus complexes (Knafou, 1998). Nous en retiendrons deux formes : la mobilité résidentielle et la mobilité pendulaire.

² Nous renvoyons à Louis Quéré pour une critique de la posture de Pierre Bourdieu. Il lui est en particulier reproché de ne pas dissiper les confusions qui entourent la notion de catégorie et de ne pas réellement expliquer leur caractère prescriptif. Toutefois il retient en accord avec Bourdieu que « *les catégories ne sont pas simplement « des actes de pensée » mais aussi des « objets de pensée » et qu'en tant que tel, elles impliquent des croyances et des représentations* » (Quéré, 1994, p. 32). Pour une réflexion sur la catégorisation des objets géographiques, voir Debarbieux, 2004. Plus largement, nous adoptons une lecture « progressiste » du constructivisme structuraliste de Pierre Bourdieu (Corcuff, 1995). La collectivité humaine est productrice de structures qui conditionnent plus ou moins implicitement les individus. Chaque individu peut dépasser sa seule condition d'agent agit par des facteurs extérieurs qui le dépassent par la compréhension des processus collectifs de production de ces facteurs. Par la compréhension réflexive de sa singularité dans la société, chaque individu est à la fois agent et sujet, de manière plus ou moins imbriquée. De la réflexion critique sur les structures émerge un sujet plus à même d'être acteur de sa propre vie.

La mobilité résidentielle est un déplacement par lequel un individu change durablement de logement. De portée biographique, cette mobilité permet aux individus de faire l'expérience de plusieurs catégories spatiales. Ainsi, on a pu habiter en espace urbain puis en espace rural. Mais le déménagement n'entraîne pas forcément une appropriation immédiate de la catégorie spatiale structurant son nouveau lieu d'habiter. Il peut y avoir une inertie qui induit une discordance entre la représentation catégorielle que l'on a de soi-même et la catégorie spatiale effectivement objectivée par l'ensemble de la société.

La population étudiée dans la Haute Lande s'inscrit fortement dans cette mobilité résidentielle. Les individus interrogés provenaient tous de l'agglomération bordelaise avant de s'implanter dans la Haute Lande. Ce déménagement du lieu d'habitation ne s'est pas accompagné d'une délocalisation du lieu de travail. La population étudiée s'inscrit donc dans une mobilité pendulaire lointaine : il y a en moyenne 75 kilomètres entre un lieu d'habitat et un lieu de travail. Ces déplacements quotidiens poussent les individus à s'inscrire dans des espaces structurés par des catégories différentes. Si le lieu de travail est situé dans un espace urbain, le lieu d'habitation est localisé dans un espace rural. Ces individus devraient alors s'approprier deux catégories pour dire qui ils sont et mettre leurs mondes en ordre.

Une telle inscription dans des migrations pendulaires introduit la notion de distance, de différenciation entre les lieux de vie. Cette distance peut être appréhendée selon plusieurs modalités. Si l'on reprend la typologie d'Armand Frémont, il faut distinguer la distance standard de la distance structurale et de la distance affective (Frémont, 1999). La distance standard est celle de la géométrie euclidienne et correspond à la distance linéaire, « à vol d'oiseau ». Elle traduit l'importance de l'éloignement matériel entre deux lieux considérés. La distance structurale résulte, dans une utilisation métaphorique, de l'éloignement entre deux portions d'espace lié au nécessaire différentiel de qualification de l'espace dans le cadre des dynamiques économiques et sociales. La distance affective introduit l'idée d'une différenciation des lieux et des territoires en fonctions du sens et des valeurs qui leurs sont associés. Ces modalités peuvent être d'autant plus discordantes dans le rapport de nos individus à l'espace urbain que leurs territorialités sont complexes.

3. Méthodologie et cadre de l'étude

3.1. La Haute Lande : une construction administrative

La Haute Lande n'est pas un pays vernaculaire mais une construction juridico-administrative destinée à faire face à la crise rurale des années soixante-dix. En 1977, la zone est délimitée par l'inclusion des communes occupées par la forêt pour plus de 70 % de leurs surfaces, par l'exclusion des communes entrant dans l'aire d'influence des villes de plus de 20 000 habitants (bassin d'Arcachon, Bordeaux, Dax, Mont-de-Marsan) et par l'écartement de la zone d'aménagement de la côte aquitaine (figure n° 1).

À cheval sur Gironde, Landes et Lot-et-Garonne, la Haute Lande équivaut en superficie à un département français moyen (593 000 ha) dont 80 % de la surface serait occupée par la forêt. Les 69 856 habitants recensés en 1999 sont répartis sur 114 communes regroupées en 14 cantons. Longtemps interprétée à travers la rhétorique du désert (Papy, 1973), la Haute Lande est identifiée comme une région périphérique. Elle a bénéficié à ce titre de toutes les politiques françaises et européennes de revitalisation rurale (Aldhuy, 2005).

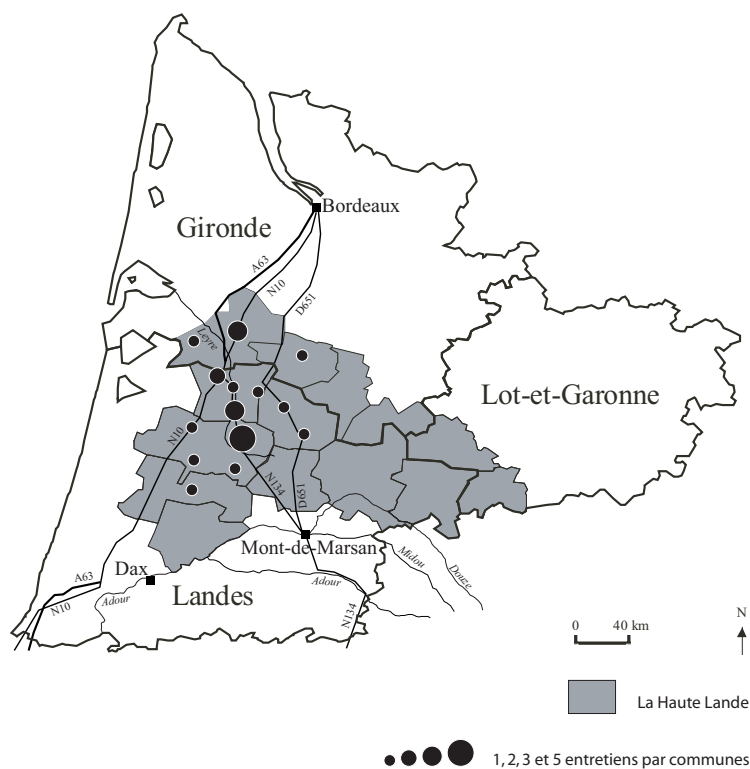


Figure 1 : La Haute Lande, zone d'étude et localisation des entretiens

Filant la métaphore de la société ou de l'économie envisagée sous l'angle de l'archipel, Jean-Paul Charrié propose la figure du continent pour interpréter les processus de métropolisation en œuvre en Aquitaine³. Dans ce cadre, la Haute Lande est identifiée comme étant en voie de « *désertification* » (Charrié, 1995, p. 16), comme appartenant au rural profond et comme étant à l'écart des espaces les plus métropolisés. Pour compléter cette analyse, Joël Pailhé dans une réflexion sur l'Aquitaine comme modèle localisé nous apporte des précisions sur la configuration socio-spatiale de la Haute Lande (Pailhé, 1995). Retenant les processus d'intégration et de fragmentation comme fondement des dynamiques spatiales structurant l'Aquitaine, il associe la Haute Lande à une zone sous-urbanisée marquée par une identité rurale dévitalisée. Dans cette typologie, les espaces urbains attractifs pour la Haute Lande sont également identifiés. À Bordeaux, métropole régionale, il est reconnu une dimension internationale tandis que la ville de Mont-de-Marsan, bien qu'en croissance démographique, est associée à un relatif isolement urbain. La ville de Dax, quant à elle, est au contact direct de la zone sous-urbanisée de la Haute Lande, en position périphérique de ce que l'auteur nomme « *l'ensemble transrégional des Pays de l'Adour* » (Pailhé, 1995, p. 4).

Ces lectures, déjà efficaces, sont pourtant à compléter. En proposant la notion d'entre-deux territorial (Aldhuy, 2001a, 2005)⁴ pour analyser la Haute Lande, nous avons mis en évidence qu'une nouvelle dynamique territoriale se mettait en place depuis une vingtaine d'années. Bien entendu, les densités restent parmi les plus faibles de la région, mais la Haute Lande est le siège d'une reprise démographique indéniable le long des principaux axes de communication reliant Bordeaux à Dax et à Mont-de-Marsan (A63, N134, D651). Le modèle d'interprétation de l'entre-deux territorial permet en particulier d'identifier la pluri-appartenance et le non-

³ La figure du continent qu'utilise Jean-Paul Charrié s'apparente aux réflexions de Pierre Veltz ou Jean Viard sur la société ou l'économie d'archipel. Volontiers qualifiée par Charrié de « *caricaturale* », elle illustre un scénario de l'éclatement de la région Aquitaine dû aux très fortes tensions la traversant amplifiées par la compétition européenne. Il propose, pour amender ce scénario, « *une meilleure organisation de l'espace aquitain fondée sur une mise en réseau des villes* » (Charrier, 1995, p. 33).

⁴ Nous empruntons le terme et les fondements du concept aux travaux de Violette Rey sur l'Europe centrale orientale (Rey, 1995). Nous avons largement repris ses analyses pour les appliquer, hors dimension géopolitique, à des logiques infra-étatiques.

emboîtement des espaces de référence des populations inscrites dans des migrations pendulaires jusqu'alors inédites.

3.2. Des représentations spatiales aux réalités objectivées : approche méthodologique

Dans ses grands traits, la méthode utilisée cherche à identifier et à interpréter les décalages, les discordances entre les représentations, les pratiques des populations et la réalité objectivée⁵ issue par exemple de l'exploitation de différents annuaires statistiques. Nous proposons d'analyser le discours de la population afin d'objectiver les fondements collectifs de représentations issues de l'expérience de chaque individu. L'application systématique de règles permet de transformer une suite de récits de vie en données pouvant être résumées et comparées (Gumuchian, 1991). Cette méthode a déjà fait ses preuves lors d'une enquête sur les constructions identitaires de populations rurales habitant le Haut Entre-Deux-Mers girondin (Aldhuy, 2001b, 2003). Dans cette dernière région dont les paysages différencient nettement une zone ouest dominée par la viticulture à une zone est de polyculture, les représentations paysagères des populations ne font références qu'au paysage de la vigne. Nous avons interprété cette discordance par un processus de construction identitaire mettant implicitement en avant l'image valorisante du vignoble de Bordeaux au détriment des paysages de polyculture moins évocateurs.

Pour identifier les représentations, nous avons utilisé la méthode CAP (Connaissance, Attitude, Pratique) (Decoudras, 1996). Elle se divise en deux phases. La première consiste en l'analyse qualitative et thématique du discours de la population étudiée à partir de techniques d'entretien semi-directif. La seconde phase repose sur l'analyse quantitative de questions fermées, élaborées à partir des thèmes dégagés lors de la première phase. Les résultats intermédiaires exposés ici correspondent au dépouillement des entretiens et reposent sur des informations de teneur qualitative.

⁵ La réalité objectivée est une image donnée à un moment donné d'informations qualitatives ou quantitatives suite à l'application de procédures reproductibles, le plus souvent des traitements statistiques permettant d'aboutir à une cartographie thématique simple.

Les individus de la population à interroger sont identifiés selon deux critères. Ils doivent s'inscrire dans une mobilité résidentielle entre l'agglomération bordelaise et la Haute Lande qui les qualifie comme nouvellement implantés dans un espace rural. Ils doivent avoir maintenu leurs lieux de travail dans cette agglomération et participer à des migrations pendulaires quotidiennes entre leurs différents lieux de vie. Étant peu nombreux dans la Haute Lande, ils sont difficiles à localiser et, grâce à de nombreuses personnes-ressources, nous avons pu réaliser vingt-trois entretiens (figure n° 1).

4. Entre Haute Lande rurale et agglomération bordelaise : discordance des représentations et des pratiques

4.1. Continuum urbain et mise à distance de la ville

Le processus de métropolisation en cours rend difficile l'identification des espaces urbanisés (Pumain, 1994). Entre urbain et rural, la limite mouvante de la ville tend à devenir un espace dit périurbain assez flou dont l'analyse est l'occasion d'une grande créativité terminologique (Ferrier, 2000).

Compte tenu de la distance standard (entre 60 et 90 kilomètres) entre notre zone d'étude et les espaces urbains concernés par les migrations alternantes, le critère du continuum du bâti comme facteur discriminant de la catégorisation des populations étudiées est-il efficient ? Nous pouvons le penser. En effet, lors de leurs migrations alternantes quotidiennes, les individus que nous avons interrogés quittent la Haute Lande, espace sous-urbanisé, pour se diriger vers un espace facilement identifiable comme urbanisé. L'espace périurbain, difficilement balisé par les scientifiques, ne correspond qu'à un temps relativement bref du trajet⁶ de nos individus qui, compte tenu de la très faible urbanisation de la Haute Lande, est assimilé par différenciation à la morphologie de l'espace urbain central. Ce processus de différenciation est d'autant plus prégnant que, si l'on dépasse le seul critère du bâti, la morphologie urbaine de l'agglomération s'oppose à un paysage quasi monolithique (Aldhuy,

⁶ Accentué par un effet tunnel paysager lorsqu'on emprunte l'autoroute A63 vers Bordeaux puis la rocade.

2001a) que les habitants associent « à la nature »⁷ : en fait une forêt landaise produite par l'homme. Ainsi, nous disent-ils, « il suffit de faire un pas de côté pour être seul face à la nature » car « ici, ce n'est pas la ville ». Le schème structurant des représentations de nos interlocuteurs se construit ainsi sur une opposition espace bâti – espace naturel (en fait arboré et végétalisé) qui est une composante centrale de la dualité générale urbain – rural. Cette opposition, rendue possible par une distance standard importante et une différence paysage bâti – paysage naturel très marquée, est à l'origine d'une mise à distance de l'urbain plus imaginaire que réellement fonctionnelle.

4.2. Une vie quotidienne reposant sur des fonctionnalités urbaines

Le critère du continuum du bâti étant souvent inefficace, les spécialistes des villes et des espaces urbains ont été amenés à développer le critère fonctionnel. Nous nous concentrerons ici sur trois fonctions : consommation, loisir et travail.

Notre population est composée d'individus qui résident dans un espace rural et travaillent, consomment et ont des activités de loisir essentiellement dans un espace urbain. Il faut rappeler que ces personnes nouvellement implantées sur leur lieu de résidence ont quitté l'espace urbain dans lequel elles continuent à travailler. Citadins ayant longtemps vécu en ville, leurs pratiques urbaines dépassent la seule dimension du travail : leur consommation, leurs loisirs y prennent également place. Seule la fonction résidentielle se situe dans l'espace rural à une distance standard importante. En termes de temporalités quotidiennes, ils passent la plus grande partie de la journée dans ces espaces urbains dont ils veulent pourtant s'éloigner, multipliant les allers-retours. Entre autres exemples, ils n'hésitent pas à revenir chez eux entre la sortie du travail et le retour dans l'agglomération bordelaise pour fréquenter les cinémas, les théâtres ou toutes autres activités culturelles.

Du point de vue des accès aux fonctions urbaines, il n'y a quasiment aucune différence entre avant et après leur départ vers l'espace rural. Même s'ils se qualifient de ruraux, ils restent des urbains s'inscrivant parfaitement dans une dynamique équivalant à celle de citadins qui n'auraient pas déménagé.

⁷ Citations extraites des entretiens.

À ce titre, l'étude de leurs représentations patrimoniales indique clairement le poids de l'espace urbain dans leurs vies quotidiennes. Quand nous essayons d'identifier les éléments matériels ou immatériels à qui nos interlocuteurs prêtent une dimension patrimoniale, ce sont toujours des références urbaines qui dominent (hyper-centre bordelais). Notons que s'il est fait référence à des éléments plus ruraux, ils sont toujours extérieurs à la Haute Lande (vignoble bordelais, villages et bastides médiévaux) ignorant un potentiel haut landais pourtant existant.

4.3. De la fonction résidentielle à l'habiter rural

S'ils s'inscrivent dans les espaces urbains pour la consommation, le travail et les loisirs, la résidence de nos interlocuteurs se situe dans l'espace rural. Qu'y cherchent-ils ? Nous faisons l'hypothèse, en reprenant les travaux de Jean-Pierre Saez, que ce choix correspond à une recherche de racines « *pour restabiliser leur rapport au monde en les inscrivant dans une lignée historique ou spirituelle* » (Saez, 1995, p. 18-19). Cette recherche, plus ou moins explicitée, repose sur la nécessité pour chaque individu de se construire un habiter qui, comme aptitude à pratiquer et à donner du sens au lieu de son inscription spatiale, permet de « *construire [son] cadre de vie et de pensée* » (Piveteau, 1995 cité dans Di Méo, 1998, p. 99).

Ici, la résidence est lieu de retour sur soi, presque de repli, synonyme de première enveloppe sensible correspondant à « *notre coin du monde* » (Bachelard, 1967, p. 24). C'est dans cette fonction de résidence et par ses lieux, localisés dans un espace catégorisé comme rural, que les individus interrogés retrouvent, par hypothèse, la mesure de la centralité de l'univers égocentré propre à la condition humaine (Moles et Rohmer, 1998). Ces lieux de résidence sont quasi exclusivement formés des maisons traditionnelles héritées du mode agro-pastoral de mise en valeur de la terre qui dominait avant le boisement des Landes de Gascogne en 1857. Celles-ci et leurs dépendances se répartissent au sein d'un arial, une parcelle de pelouse drainée par un système de fossé. Ce type d'habitation, longtemps délaissé suite à la disparition de la société traditionnelle, est aujourd'hui particulièrement valorisé. Ainsi, le lieu de résidence et sa forme matérielle immédiatement identifiée comme rurale – l'airial – sert de pivot à l'habiter des populations étudiées. Seule

fonction extérieure à l'espace urbain, la résidence, par son rôle fondamental mais non exclusif dans la territorialité, permet à nos interlocuteurs de se penser exclusivement ruraux alors que leurs profils socio-spatiaux sont plus contrastés et tendraient plutôt vers une reconnaissance de leur dimension urbaine. Les pratiques et la plupart de leurs représentations sont à dominante urbaine, mais, suite au poids d'un lieu de résidence inscrit dans un espace structuré par la catégorie rurale, l'image qu'ils se renvoient d'eux-mêmes est rurale.

5. Identité et catégorisation spatiale : apports, limites et perspectives

5.1. Association, substitution, catégorie et construction de l'identité

Nous venons de voir comment les individus que nous avons étudiés se mettent à distance de la ville en pensant se mettre à distance de l'urbain et quel est le rôle de ce paradoxe dans la construction de leurs identités. Ainsi, alors que leurs pratiques et leurs représentations patrimoniales renvoient à une dualité où la dimension urbaine s'impose à la dimension rurale, leurs identités vécues s'inscrivent dans une ruralité quasi exclusive. Nous observons un processus de substitution d'une catégorie à une autre dans leurs discours.

Le point de départ de ce processus correspond à la mise à distance standard de la ville. Malgré l'éloignement entre lieu de résidence et lieu de travail, on ne peut réellement parler d'une mise à distance structurale des fonctionnalités urbaines car nos interlocuteurs s'inscrivent massivement dans des pratiques urbaines. Pourtant, du point de vue des représentations d'eux-mêmes induites par la distance affective, ils se disent ruraux. Associée au rôle central de l'habiter dans la territorialité humaine, la catégorie rurale se substitue implicitement à la dimension objectivement urbaine de notre population. Leur identité explicitée s'inscrit dans un registre de discours où la ruralité mise en avant et magnifiée est vue à travers le prisme esthétique des citoyens. Ce processus s'inscrit dans une ruralité imprégnée de valeurs urbaines largement médiatisées : tranquillité, liberté et beauté⁸. Dans un mouvement de réflexivité, ces valeurs, comme l'analyse Jean Viard dans *la Société*

⁸ Enquête de Jean Viard et Bertrand Hervieu cités dans Roméro, 2000.

d'archipel, sont intégrées par nos interlocuteurs pour produire une identité rurale symbolique d'une urbanité triomphante (Viard, 1994).

5.2. Reflexions sur une recherche en cours

Comme indiqué dans la présentation méthodologique, les résultats présentés sont issus de la première phase de la technique d'enquête CAP. Les thématiques qui se dégagent de ces entretiens doivent faire l'objet d'une mise en questions fermées afin d'étendre l'enquête à un plus grand échantillon de population.

Nous avons rappelé que notre objectif n'était pas de proposer une définition à ces catégories mais de laisser les populations les investir de sens. Ce choix entraîne quelques limites sémantiques. Si nous observons bien l'utilisation de ces catégories spatiales, nous ne pouvons encore synthétiser leur contenu à ce stade intermédiaire de l'enquête. Par ailleurs, nous n'avons pas réellement explicité une ambiguïté relevée dans le discours quant à l'utilisation des couples urbain – rural et ville – campagne. Sont-ils interchangeable ? Nous ne le pensons pas et leurs interrelations restent à préciser. Compte tenu de la distance standard que nous nous sommes imposée dans cette étude, la catégorie relevant d'une configuration spatiale périurbaine reste ignorée. Ainsi, serait-il nécessaire de se rapprocher de l'agglomération bordelaise pour comparer les processus en œuvre.

Enfin, les critères de sélection des personnes interviewées — mobilité résidentielle d'un espace urbain vers un espace rural éloigné, maintien de mobilités pendulaires entre lieu de travail urbain et lieu d'habitat rural — peuvent être élargis à d'autres catégories sociales ou spatiales. Les choix effectués pour cette recherche laisseraient en effet à penser que les individus ne se situent qu'en fonction des catégories urbaine et rurale. Cet élargissement des critères permettrait de confirmer que la dynamique complexe et difficilement saisissable de l'habiter transcende des frontières catégorielles nettes (Doise et Lorenzi-Cioldi, 1991).

5.3. La catégorisation, un processus dans la médiation espace – société

La distance — dans ces acceptions standard, structurale et affective — a permis de révéler le rôle de la catégorisation spatiale dans le processus de construction de

l'identité. Les populations étudiées utilisent les catégories spatiales de l'urbain et du rural pour expliciter leurs représentations d'elles-mêmes. Nous devons ici insister sur le rôle des représentations spatiales car elles indiquent que l'horizon auquel se réfèrent les individus se situe dans le champ de l'expérience et non dans les catégories objectivées des scientifiques ou des organismes administratifs. Cette tension entre catégorisation de la réalité vécue et système de catégorisation objectivé par l'ensemble de la société renvoie, comme nous l'indiquions plus haut, à la dimension paradoxale de la construction identitaire.

Reste que l'analyse des catégories spatiales dans la construction identitaire des individus en groupe peut être développée dans plusieurs directions complémentaires. Nous pouvons étudier les conséquences pour un individu d'appartenir à telle ou telle catégorie spatiale. Comme le propose Willem Doise, nous pouvons également étudier les processus qui aboutissent à l'utilisation voir à la modification d'un système de catégorisation spatiale (Doise et Lorenzi-Cioldi, 1991). Nous pensons qu'une troisième voie peut être plus féconde. Nous avons vu que la catégorisation est à la fois subjective et objective. Cette subjectivité est liée à l'expérience de l'individu tandis que l'objectivité découle d'une catégorisation collectivement appropriée et acceptée par l'ensemble de la société. En particulier, cette objectivation passe par les organismes scientifiques, administratifs ou liés à l'aménagement du territoire qui sont grands producteurs et utilisateurs de catégories spatiales. Afin de réduire les discordances entre les différentes acceptions d'une catégorie, peut-être devrions-nous tenter de construire des catégories spatiales intégrant à la fois le vécu des populations et les éléments objectivés de nos annuaires statistiques.

Références bibliographiques

- Aldhuy Julien (2001a). « Un entre-deux territorial, l'exemple de la Haute Lande en Aquitaine », in *Faire la géographie sociale aujourd'hui* sous la direction de Jean-Marc Fournier. Caen : PUC, p. 103-110.
- Aldhuy Julien (2001b). *Du patrimoine au territoire : L'exemple du Haut Entre-Deux-Mers girondin*. Bordeaux : Institut Aquitain d'Etudes Sociales, 138 p.
- Aldhuy Julien (2003). « Productions culturelles et émergence de lieux : du vin et du jazz dans le Haut Entre-Deux-Mers (Gironde) », in *Lieux de culture culture des lieux* sous la direction de Maria Gravari-Barbas et Philippe Violier. Rennes : PUR, p. 157-163.
- Aldhuy Julien (2005). Référentiel-habitant et espace rural en mutation : La Haute Lande, un entre-deux territorial en Aquitaine (France), *Sud-ouest européen*, n° 20, 20 p. (Sous presse).
- Bachelard Gaston (1967). *La poétique de l'espace*. 1^{ère} éd. 1957. Paris : PUF, 214 p.
- Berque Augustin (1996). *Être humain sur la terre*. Paris : Gallimard, 212 p.
- Berque Augustin (2000). *Ecoumène*. Paris : Belin, 271 p.
- Bodiguel Maryvonne (1986). *Le rural en question*. Paris : L'Harmattan, 183 p.
- Bourdieu Pierre (1993). « A propos de la famille comme catégorie réalisée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 100, p. 32-36.
- Brunet Roger, Robert Ferras et Hervé Théry (1993). *Les mots de la géographie*. Montpellier – Paris : RECLUS – La Documentation Française, 518 p.
- Charrier Jean-Paul (1995). « L'Aquitaine existe-t-elle ? », in *50 ans en Aquitaine* sous la direction d'Hubert Bonin. Bordeaux : L'Horizon Chimérique, p. 11-37.
- Corcuff Philippe (1995). *Les nouvelles sociologies*. Paris : Nathan – Université, 126 p.
- Dardel Éric (1990). *L'homme et la terre*. 1^{ère} éd. 1952. Paris : CTHS, 199 p.
- Decoudras Pierre-Marie (1996). *Itinéraires et géographies*. Bordeaux : Institut Louis Papy, Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3, 211 p.

- Debarbieux Bernard (2004). « De l'objet spatial à l'effet géographique », in *L'effet géographique* sous la direction de Bernard Debarbieux et Marie-Christine Fourny. Grenoble : Publications de la MSH-Alpes, p. 11-33.
- Di Méo Guy (1998). *Géographie sociale et territoires*. Paris : Nathan, 320 p.
- Di Méo Guy (2002). « L'identité : une médiation essentielle du rapport espace/société », *Géocarrefour*, vol. 77, n° 2, p. 175-184.
- Doise Willem et Lorenzi-Cioldi Fabio (1991). « L'identité comme représentation de soi », in *Idéologies et représentations sociales* édité par Verena Aebischer, Jean-Pierre Deconchy et Edmond-Marc Lipiansky. Fribourg : Delval, p. 273-286.
- Dupuy Jean-Pierre (1992). *Introduction aux sciences sociales*. Paris : Ellipses, 297 p.
- Ferrier Jean-Paul (2000). « De l'urbain au post urbain », in *Les très grandes villes dans le monde* édité par Antoine Bailly, Philippe Cadène, Jean-Paul Ferrier et al. Paris : CNED/SEDES, p. 165-213.
- Frémont Armand (1999). *La région espace vécu*. 1^{ère} éd. 1976. Paris : Flammarion, 288 p.
- Frémont Armand et al. (1984). *Géographie sociale*. Paris : Masson, 387 p.
- Genestier Philippe (1998). « Le vocable ville : métonymie, antiphrases, euphémisme », in *L'urbain dans tous ses états* sous la direction de Nicole Haumont. Paris : L'Harmattan, p. 289-306.
- Gumuchian Hervé (1991). *Représentations et aménagement du territoire*. Paris : Anthropos, 143 p.
- Heidegger Martin (1969). « Bâtir habiter penser », in *Essais et conférences*. 1^{ère} éd. 1958. Paris : Gallimard, p. 170-193.
- Hoyaux André-Frédéric (2000). *Habiter la ville et la montagne. Essai de géographie phénoménologique sur les relations des habitants au lieu, à l'espace et au territoire (exemple de Grenoble et Chambéry)*. Grenoble : Université Joseph Fourier, 765 p.
- Jean Bruno (2000). « Territoires ruraux, territoires d'avenir », in *Des campagnes vivantes : Un modèle pour l'Europe ?* sous la direction de Nicole Croix. Rennes : PUR, p. 149-164.

- Jean Yves et Calenge Christian (1997). « Espaces péri-urbains : au-delà de la ville et de la campagne ? », *Annales de géographie*, n° 596, p. 389-413.
- Joye Dominique, Bassand Michel et Schuler Martin (1988). « La diversité des mobilités », *Espaces et sociétés*, n° 54-55, p 35-49.
- Kayser Bernard (1990). *La renaissance rurale*. Paris : Armand Colin, 316 p.
- Knafou Rémy (1998). « Vers une géographie du rapport à l'autre », in *La planète « nomade »* édité par Rémy Knafou. Paris : Belin, p. 7-17.
- Langumier Jean-François (1982). « La reconnaissance officielle d'un nouvel espace : le périurbain », *Annales de la recherche urbaine*, n° 15, p. 27-31.
- Lefebvre Henri (1970). *Du rural à l'urbain*. Paris : Anthropos, 285 p.
- Lévy Jacques (1998). « Nous habitons des lieux multiples », in *La planète « nomade »* édité par Rémy Knafou. Paris : Belin, p. 193-197.
- Lévy Jacques (1999). *Le tournant géographique*. Paris : Belin, 399 p.
- Lévy Jacques et Lussault Michel (2003). « habiter », in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault. Paris : Belin, p. 440-442.
- Lipiansky Edmont-Marc (1992). *Identité et communication*. Paris : PUF, 262 p.
- Lussault Michel et Stock Mathis (2003). « Mobilité », in *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* sous la direction de Jacques Lévy et Michel Lussault. Paris : Belin, p. 622-625.
- Mathieu Nicole (1985). « Un nouveau modèle d'analyse des transformations en cours : la diversification-spécialisation de l'espace rural français », *Economie rurale*, n° 166, p. 38-44.
- Moles Abraham et Rohmer Elisabeth (1998). *La psychosociologie de l'espace*. Paris : L'Harmattan, 158 p.
- Mucchielli Alex (1999). *L'identité*. Paris : PUF, 127 p.
- Pailhé Joël (1995). « L'Aquitaine, un modèle localisé », *Mappemonde*, n° 3, p. 1-5.
- Papy Louis (1973). « Le désert landais », *Revue de géographie des Pyrénées et du Sud-Ouest*, tome 44, n° 2-3, p. 129-149.
- Piveteau Jean-Luc (1995). *Temps du territoire*. Genève : Zoé, 260 p.

- Pumain Denise (1994). « Villes et agglomérations urbaines », in *Encyclopédie d'économie spatiale* sous la direction de Jean-Paul Auray, Antoine Bailly, Pierre-Henri Derycke et Jean-Marie Huriot. Paris : Economica, p. 111-125.
- Quéré Louis (1994). « Présentation », in *L'enquête sur les catégories* sous la direction de Bernard Fradin, Louis Quéré et Jean Widmer. Paris : Editions de l'EHESS, p 7-40.
- Rémy Jean (1993). « Le rural et l'urbain entre la coupure et la différence : la métamorphose des relations ville/campagne », *Espaces et sociétés*, n° 72, p. 31-43.
- Rey Violette (1995). « L'Europe centre orientale », in *Encyclopédie de géographie* sous la direction d'Antoine Bailly, Robert Ferras et Denise Pumain. Paris : Économica, p. 813-826.
- Roméro Christine (2000). « Le concept de proximité appliqué aux espaces ruraux périurbains : l'espace, valeur symbolique », *ESO Travaux et documents*, n° 14, p. 47-51.
- Roux Michel (2002). *Inventer un nouvel art d'habiter*. Paris : L'Harmattan, 205 p.
- Saez Jean-Pierre (1995). « Introduction », in *Identités, cultures et territoires* sous la direction de Jean-Pierre Saez. Paris : Desclée de Brouwer, p. 15-32.
- Sargos Jacques (1997). *Histoire de la forêt landaise*. Bordeaux : L'Horizon Chimérique, 559 p.
- Stock Mathis (2001). *Mobilités géographiques et pratiques des lieux : Etude théorico-empirique à travers deux lieux touristiques anciennement constitués : Brighton & Hove (Royaume-Uni) et Garmisch-Partenkirchen (Allemagne)*. Paris : Université Denis Diderot, 663 p.
- Tajfel Henri (1981). *Human groups and social categories*. Cambridge : Cambridge UP, 369 p.
- Viard Jean (1994). *La société d'archipel*. La Tours d'Aigues : Editions de l'Aube, 126 p.